il a repris possession de sa vie et a tout laissé en plan : le service d'hématologie – le sang encore ! – où il travaillait dans la banlieue parisienne, la médecine au long cours, le rêve de ses parents, la respectabilité. Tout. Et il a pris des cours de danse. Très doué, il a vite travaillé dans les meilleures troupes : Maguy Marin, Carolyn Carlson, Pina Bausch, Régine Chopinot... Il se rassoit : « *Je croyais que l'art m'apporterait les réponses que je cherchais. En fait, j'ai compris qu'il fallait prendre la vie comme elle vient. Dans notre métier, on dit : ne pas faire ni se laisser aller mais laisser faire.* »

Alors Tomeo a fait évoluer sa carrière. Désormais, il est à la fois comédien, acteur et chorégraphe. L'été prochain, à l'Exposition universelle de Séville, il présentera son propre spectacle. Pour la première fois, les parents viendront-ils admirer leur fils ? Il se lève, il doit partir boucler ses valises : « *Avec le recul, je comprends leur rancœur. Surtout depuis que j'ai moi aussi des enfants,* explique-t-il. *Ils avaient tant rêvé avoir un fils notable, installé. Et au moment où le but était presque atteint, tout s'est écroulé. Pourtant, à y regarder de près, il n'y a pas loin de la boucherie à la médecine et à la danse : le corps, après tout, ce n'est que de la viande.* »

Tomeo a raison : on doit toujours trouver une logique à la rupture. Ceux qui ont tout quitté ont besoin de nouer les fils de leurs deux existences. De comprendre ce qui s'est vraiment passé le jour de la fracture. Certains suggèrent, comme Tomeo, qu'ils n'ont pas changé de vie pour rompre définitivement avec l'histoire de leur famille, mais pour en écrire eux-mêmes la suite. Pourtant, le premier enthousiasme essoufflé, c'est bien entendu l'esprit qui met le plus de temps à s'habituer, à retrouver des repères. A inventer un nouveau mode d'emploi.

Presque chaque soir, pendant trente ans, Guy Claisse a dîné en ville. De la verdure, il en voyait parfois dans les parcs des ministères qu'en journaliste politique il arpentait, le jour et la nuit. En amateur avisé, il appréciait à leur juste valeur tous les vins qu'il partageait très régulièrement avec les plus hauts responsables de l'Etat, y compris le premier. Jusqu'en 1988, Guy Claisse a vécu bien au chaud sous les lambris. Aujourd'hui, il craint que le gel ne gâte sa prochaine récolte. Guy Claisse est vigneron.

En 1985, en pleine crise du « Matin de Paris » où il est codirecteur de la rédaction, il démissionne avec les deux tiers des journalistes. Il a 51 ans et de confortables indemnités. Pour arrondir la cagnotte, il collabore à France-Inter et à divers journaux. Mais le cœur n'y est plus : « *J'avais fait le tour de ce métier,* explique ce petit homme rond, dans sa maison de Landerrouet, un petit village de Gironde. *Et j'avais l'intime conviction de pouvoir vivre autrement.* » Sa femme, professeur de biologie à Paris, accepte de le suivre dans son aventure : le vin. En 1988, ils vendent donc leur appartement, achètent 15 hectares de vignes dans la région la moins chère du Bordelais, l'Entre-deux-Mers, embauchent un maître de chais et lancent le « château-lassime ». Un nouveau monde les attend, celui des travailleurs de la terre, qui se couchent tôt et discutent peu.

Guy se surprend lui-même à parler chiffres, prix de revient, rendements, Sécurité sociale, de tout ce dont il « *discourait avant, sans savoir* ». Et puis il y a les voisins avec lesquels on partage, au déjeuner du dimanche, « *les soucis* ». A « *cette vie tribale* », à cette solidarité, à ce calme ils prennent peu à peu goût. « *Il a fallu tout découvrir,* raconte-t-il : *la fabrication, la comptabilité, le rythme des saisons, la vie associative. La vraie vie, quoi !* » Et il ajoute : « *Quand on a été comme moi bercé dans le cocon médiatique, le plus dur, c'est d'apprendre à vivre normalement, de trouver une nouvelle organisation de travail. Après, on se sent vraiment bien, plus paisible, comme lavé de beaucoup de choses, mais que c'est difficile de trouver ses marques !* »

Et de l'argent ! Car, Guy Claisse le sait, repartir à zéro dans de bonnes conditions coûte cher, plus cher souvent qu'on ne le prévoit. Et c'est sans doute la mer, l'élément préféré des candidats au bonheur, qui a englouti le plus grand nombre de ces petits magots, amassés patiemment, pendant des années, dans l'attente du grand jour.

Dans son 12-mètres, au port de l'Arsenal, près de la Bastille à Paris, Frédéric, 40 ans, reçoit ses visiteurs en pantoufles. « *Quand on navigue autour du monde,* explique ce petit frisé, brun, sec et gai comme un sextant, *il faut avoir les moyens de vivre correctement. Sinon, rares sont ceux qui tiennent longtemps.* » Son intérieur en bois tout confort – douche, cuisinière, congélateur, bureaux pour ses enfants qui vivent à bord... –, Frédéric l'a construit avec Brigitte, sa femme, en deux ans, dans un chantier d'amateurs. Ce nid flottant leur a coûté environ 800 000 francs. « *Pour y arriver, nous avons économisé sur tout et vendu notre pavillon dans la banlieue de Rouen.* »

Frédéric est professeur d'architecture. « *Une chance,* avoue-t-il. *Pour faire le bateau d'abord, et puis surtout parce que c'est un métier très demandé.* » Ainsi, à chacune de ses escales dans les DOM-TOM, il est assuré d'avoir un revenu.

D. R.

Claude Posternak

Claude : « Il fallait que j'écrive. Et puis je voulais me retrouver nu devant le miroir et me consacrer à mes trois enfants »

« *Avant de partir, il faut être certain de pouvoir monnayer ses compétences sur place. Plus on est qualifié, mieux on s'en sort, comme les électroniciens ou les spécialistes en informatique bancaire... Sinon, on tombe de haut, très haut même, et le bateau devient une galère.* » Frédéric et Brigitte « tournent » depuis quatre ans. Leurs enfants suivent des cours par correspondance. Ils sont rentrés en France il y a quelques mois. Ils resteront jusqu'en juin. « *Brigitte voulait voir ses parents,* dit Frédéric. *J'ai accepté la mort dans l'âme.* »

Il n'avait pas vraiment le choix. Car, dans ces aventures, les couples jouent leur avenir commun. Pour une Brigitte qui trouve sa voie dans la solitude, combien ne puisent la force de muer qu'en s'épaulant ? Le conjoint doit accompagner la révolution, voire y participer. Sinon, l'échec est inévitable. Le docteur Jean-Louis Verlomme explique : « *Souvent la crise de l'un déclenche celle de l'autre. Et le couple se retrouve comme projeté quelques années en arrière pendant la période de séduction, et le foyer devient plus harmonieux qu'avant.* »

Claude Posternak est un de ces jeunes loups de la publicité qui ont brillé dans les années 80. A 31 ans, il a créé Ulysse, une agence extrêmement dynamique, et trois ans plus tard, en 1989, il est nommé président d'Ecom, un des fleurons d'Havas. Une carrière fulgurante. Mais quelques mois plus tard il démissionne, vend toutes ses parts et s'installe dans sa maison de campagne du Gers où il vit maintenant la moitié de l'année. « *Il fallait que j'écrive. Et puis je voulais me retrouver nu devant le miroir et me consacrer à mes trois enfants,* explique-t-il. *Ma femme m'a encouragé. Mieux : elle a, elle aussi, changé de travail pour que nous soyons ensemble. Depuis, notre fille aînée n'a plus de problèmes à l'école, la cadette dort dans son lit – plus dans le nôtre – et la benjamine ne souffre plus de crises d'asthme.* » Claude, lui, termine l'esprit en paix son premier roman et les paroles des chansons du prochain album de Régine.

Reste que seul ou à deux les déconvenues sont légion. Il y a d'abord les obsédés du « sens de la vie », ceux dont la quête est aveugle, parce qu'ils remettent tout en question sauf cette quête elle-même. « *Une forme de désespoir existentiel* », selon le psychothérapeute Paul Watzlawick, qui analyse cette attitude dans « Changements » (Seuil).

Et puis il y a la multitude des crédules qui rêvent d'aventure et de grand large en dévorant les livres du chanteur Antoine ou en regardant « Ushuaia » et « Thalassa ». « *Nous essayons de les décourager,* explique Lise Blanchet, qui travaille depuis dix ans pour l'excellente émission de FR 3. *Mais la mer fascine comme le feu.* » Les nomades de l'océan racontent tous des dizaines d'histoires de rêveurs qui abandonnent aux premières escales, laissent leurs bateaux tout neufs aux Canaries ou aux Antilles et reviennent par avion. Pitoyables.

Car il ne faut pas croire les marchands de bonheur en kit : on ne change pas de vie sur un coup de tête ou de blues. George Bernard Shaw l'avait écrit : « *Dans la vie, il y deux tragédies. L'une est de ne pas réaliser ses désirs. L'autre est de les réaliser.* »

VINCENT JAUVERT